

Homélie du Vendredi saint – 14 avril 2006

Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers

Temple de Poitiers

Lecture de la Passion selon saint Jean (18,1 – 19,42)

Entre la Passion de Jésus et nous, nous avons édifié des filtres protecteurs. S'attacher en premier lieu à la souffrance du Christ constitue un premier moyen de ne atteindre le sens profond de la Passion, parce que l'on s'attache à une sorte de record du mal, à une outrage de la souffrance, qui, même dans son atrocité resterait un triste record. Une grande souffrance garde encore en elle une certaine grandeur, déviée certes, mais fascinante. Si l'Occident, depuis la grande peste et la guerre de Cent ans a dessiné des Christ horribles, c'est qu'il y trouvait un certain plaisir, qui n'était pas sans refléter sa propre situation. C'était une manière de projeter sur le visage du Christ les souffrances qu'il considérait comme intolérables. En s'apitoyant sur le Crucifié, il gémissait sur lui-même.

L'autre risque, c'est la morale. Nous ajoutons aux protagonistes des récits des qualificatifs qui ne sont pas dans le texte. On parle de leur versatilité, de leur couardise, on évoque leurs intérêts, leurs mensonges. C'est nous qui le disons. Les évangiles, en réalité, sont nettement plus sobres. Ils ne cherchent pas à gérer un record d'hémoglobine, un record de douleurs. Ils détaillent devant nous la banalité du mal. Crucifier les gens était une pratique ordinaire. Traiter le Christ comme il a été traité, faisait partie de ces machines à avilir l'homme communes à tous les régimes. Plus ou moins solides, utilisant la dérision, traînant le prisonnier d'un tribunal à l'autre, ces régimes citent de faux témoins, soulèvent de faux-espoirs laissant croire à l'accusé que, peut-être, il se profile une issue et qu'il serait préféré à Barabas. Le pouvoir se déleste de son droit de décision sur les cris de la foule. Le condamné, finalement, doit être exposé, car une mise à mort s'affiche publiquement.. Ce qui reste d'humain est livré aux quolibets, aux questions ridicules et aux ricanements. Cette machine à avilir, c'est elle qui est intéressante à noter.

Sans aucun effet de voix, les évangiles la montrent à l'œuvre, telle qu'elle se présente à nu. Il est tellement plus facile d'avoir des théories que d'observer les faits et de les accueillir. Aujourd'hui, dans le monde, des hommes sans aucune justification sont encore livrés à des machines à avilir. Que se soit au nom de leur prise de position politique, de leur situation économique, de leurs mœurs ou de leur foi, des hommes bafouent d'autres hommes. Ce mal banalisé montre simplement, lorsqu'il est accepté sans problème, quand il peut se dérouler selon sa sinistre liturgie, combien la société des hommes est profondément corrompue. Le mal règne en maître quand il devient imperceptible. L'exaltation de la douleur le cache à l'attention. Les récits de la Passion montrent comment un groupe d'hommes peut réduire un autre homme, un des leurs, à devenir un objet, et à être considéré comme une chose. Il est révélateur que les légendes aient inventé Véronique, la femme qui vient essuyer le visage du Christ. Jamais une légende n'a pensé qu'après une journée de détention, un condamné pouvait avoir soif et avoir faim, et que le nourrir serait plus urgent que de lui essuyer la sueur. Les évangiles restent plus sobres. Ils dévoilent la banalité du mal, le côté ordinaire du mal, ce quotidien du mal que nous ne voyons plus, que nous ne décelons plus, mais que les récits de la Passion placent sous nos yeux sans commentaire, dénudé.

Comment comprendre qu'on arrive à une si extrême banalisation du mal parmi les hommes ? L'évangile ne qualifie pas du tout, moralement s'entend, les protagonistes de la scène. A la

limite, on pourrait presque soutenir que ce sont de braves gens, qui font ce qu'ils peuvent pour s'en tirer dans cette situation compliquée, où le pouvoir romain avait provoqué l'éclatement de l'identité propre d'un corps social. Dans cette nation humiliée, chaque groupe, hérوديens, grands prêtres, publicains, pharisiens, sadducéens, essayait de s'en sortir comme il pouvait. Nous moralisons sur la fuite des disciples que l'évangile de Jean ne relate pas. Mais ceux qui ont connu la seconde guerre se rappellent que lorsqu'un membre d'un réseau était pris, tous les sympathisants s'enfuyaient : Il n'y avait pas d'autre solution. A distance, nous jugeons.

Dans les crises violentes surgissent des alliances parfois contre nature, comme celle des pharisiens avec les grands prêtres, qui semble un peu étrange ! Tous s'efforcent de garder une contenance et leur bonne conscience, la bonne conscience d'avoir raison, le sentiment d'agir pour la cause publique, d'être en connivence avec leur temps, avec leur monde, l'opinion commune, avec les nécessités, autant de bonnes raisons. Chaque groupe suit son objectif, mais ensemble ils pensent avoir raison, du garde au procureur. Ils constituent ce que les Actes des Apôtres (4,27) appellent une « ligue », une fédération, un groupe. On voit même comment cette banalité s'étend et règne, parce que, lorsqu'on ne peut faire autrement, et qu'on est acculé au bout, toutes les raisons sont bonnes pour se justifier, en consentant à une fatalité du mal que chacun renforce en pensant y échapper. Cette banalité devient inévitable, nécessaire, utile, sacrée. L'évangile de Jean amène, avec une ironie dure, les représentants du peuple juif à s'opposer à Pilate, à composer avec Pilate en faisant monter l'enchère pour arriver jusqu'à se renier en disant : « *nous n'avons d'autre roi que César* », ce qui était l'accusation que précédemment, ils avaient levé contre le Christ. Ce qu'ils mettent en cause, ce n'est ni Dieu, ni diable, mais l'anarchie religieuse. C'est le sentiment que cet homme Jésus les place dans une situation telle, qu'ils n'ont pas d'autre solution, s'ils veulent garder la paix de la nation et leur identité, ce qui restent de leur tradition et de leur dignité, que de l'exclure et de le rejeter.

Il est révélateur de constater qu'en écrivant les récits de la Passion, les évangiles et les Actes rappellent la seule chose qui peut-être aurait pu les faire réfléchir. Le Christ la rappellera aux pèlerins d'Emmaüs en leur proposant de relire les textes des prophètes. Il s'agit d'un Verbe qui ouvre et emporte, d'une autre parole que ces mots qu'on entend dans les récits de la Passion, qui coagulent la peur, de l'envie d'en finir très vite, pour se débarrasser du problème, avec la hâte d'être prêt pour la fête de la Pâque (ce qui renforce les prétextes). Le peuple porteur de la parole,- et nous sommes le peuple porteur de la parole-, n'entend plus la parole, ne la relit plus, ne s'y réfère plus et n'a plus ces cris à la bouche. Et le dernier mot qui vient, quand on n'a plus de mots, c'est « *A mort !* ». C'est donc par cette sorte de sacralisation de leurs intérêts, de leur peur, que des groupes différents se sont ligués, se sont sacratisés, se sont idolâtrés. Là, il n'y a plus de place pour l'autre, il n'y a plus de place non plus pour la parole des prophètes : ils ne la citent jamais. Quand ils appellent des témoins, ils sont faux. Quand ils doivent choisir, ils préfèrent Barabas. Cet homme Jésus est en trop. Le Verbe doit se taire. Le système devient indiscutable. Il est indiscuté.

Mais le système tourne à l'évidence, parce que le zèle des dirigeants et des acteurs se mue en zèle pour le système. Ne nous y trompons pas : chaque fois qu'un régime totalitaire, même sous la forme de pression par laquelle il inaugure sa force, non seulement, il oublie les paroles autres, mais surtout il dépasse la stricte obéissance et met du zèle à obéir. Avec un réalisme cru qui dévoile les logiques à l'œuvre, les évangiles montrent la simagrée de justification judiciaire : quand on a tort, il sommeille toujours un jury en nous pour nous disculper. En pleine nuit, le Grand Conseil se fait un jugement qui n'a aucune valeur, peu

importe ! Au petit matin, on réveille le grand prêtre, mais on n'entre pas chez Pilate pour respecter la coutume du pur et de l'impur. Tout est mis en œuvre pour se persuader qu'on a raison d'être persuadé d'agir ainsi. C'est là une conviction aveugle, un retournement de la réflexion. Banalité du mal qui se répand insidieusement, banalité du mal, parce qu'est sacralisé le système qui le secrète et devient le seul possible, le seul envisageable. Les personnes s'aliènent dans leurs constructions. Le zèle réservé à Dieu seul sert d'autres politiques.

*
* *
*

Ce qui a beaucoup frappé les auteurs chrétiens, et en particulier l'auteur de la première épître de Pierre, c'est que le Christ ne se défende pas. Il va plus loin encore : on pourrait imaginer un innocent qui accepte son innocence, qui se laisse saisir par ceux qui le conduisent à la mort, qui se résigne à son sort injuste. De fait, l'épître de saint Pierre le rappelle: le Christ apparaît comme Celui qui ne répond pas au mal par le mal. Il ne répond pas à la violence par une autre violence. Il ne fait aucune surenchère. Mais il le fait volontairement. Il n'appelle pas ses gardes, ou reprenant le récit des Maccabées, il n'envoie pas les légions du Ciel pour délivrer le temple de Jérusalem de la cupidité des voleurs. Les moyens de réactions ne manquaient pas. Le Christ n'en fait intervenir aucun.

Mais à l'intérieur du mouvement qui, progressivement, va le réduire en objet, et s'empare de lui comme d'une chose qu'on peut jeter dehors, alors il prononce les quelques mots qui lui permettent de se distinguer, de s'extraire de ce que l'on est en train de lui faire. Il ne se pose pas en condamné, cela est clair! Il ne se pose pas en simple innocent face à un tribunal qui cherche à le condamner. Il assume ce qui arrive. Il dit autre chose : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* ». Par ces mots, alors qu'il est jeté de mains en mains avec dérision, on s'aperçoit que c'est lui qui mène l'histoire et qui accomplit la liturgie dont il est l'unique prophète. D'où l'importance de la dérision. Dérision d'un couronnement royal avec pour manteau de pourpre, une tunique abandonnée, un sceptre avec un roseau, une couronne d'épines, des hommages qui sont violence, dérision même jusqu'au bout dans une procédure qu'on respecte dans ses moindres et vains détails. On respecte les objets, pas les hommes. C'est terriblement contemporain. Et Jésus suivant saint Jean de phase en phase, choisit quatre signes : les soldats se prosternent quand il répond « *c'est moi* » ; il est assis en roi face à la foule ; il porte seul sa croix et ses os ne sont pas rompus. Il se présente ainsi comme l'Autre. De l'Autre, qu'est-ce qu'on peut en faire ? Il ne descend pas de la croix, alors que la question est réelle « *Il en a sauvé d'autre, pourquoi ne se sauve-t-il pas lui-même ?* » Sa fidélité montre qu'au moment crucial de son existence, sa référence n'est pas ce qui lui arrive, à lui, mais elle se tient en son Père, entre les mains de qui, seul, il remet son être. Les récits de la Passion sont une profonde et unique révélation de Dieu. Ils ne sont récits des événements qui se sont passés à Jérusalem que pour nous parler du rapport de Jésus à son Père. Ce qu'ils nous disent de Dieu s'enracine dans ce que les hommes ont de plus profond en eux.

Il se produit comme une grande circoncision. Rappelez-vous, après l'éblouissement du Buisson ardent, Moïse part vers l'accomplissement de sa mission que « *Je suis* » lui a confiée. Sa femme Lippora circoncit son fils et sans nommer son époux parle « *d'époux de sang à propos de la circoncision* » (Ex.4, 26). La circoncision préparait au mariage. La croix rejoint ce geste : l'humanité se saisit d'un homme et le retranche de son corps. Mais l'homme rejeté, devient, en son sang, l'acte d'alliance avec Dieu. Les exécuteurs répètent le geste antique de faire « *l'époux de sang* ». Ce geste est un geste d'alliance. Par cette circoncision, l'humanité est reconnue adulte et elle devient capable de mariage avec Dieu. L'alliance avec

un Dieu qui a été jusque là pour se lier à nous, en son Fils. Crucifié hors les murs, il ouvre la demeure de Dieu. Pierre angulaire dédaignée, il fonde le Temple de l'Esprit.